

Format de citation

Sirantoine, Hélène: Rezension über: Christine Mazzoli-Guintard, Madrid. Petite ville de l'Islam médiéval, IXe-XXIe siècles, Rennes: Presses universitaires de Rennes, 2009, in: *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (bis 2014), 2012, 1.1 - Moyen Âge, S. 204-206, DOI: 10.15463/rec.1006381107, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Cet article peut être téléchargé et/ou imprimé à des fins privées. Toute autre reproduction ou représentation, intégrale ou substantielle de son contenu, doit faire l'objet d'une autorisation (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

traduction du latin en arabe et de dialogue avec les savants musulmans, attribuables aux chrétiens d'al-Andalus. Toutes ces activités sont clairement le fruit et la manifestation d'une interaction culturelle qui voit peu à peu le vocabulaire et les références des mozarabes s'islamiser comme en Orient. Elles débutent dès le IX^e siècle et s'affirment au cours des deux siècles suivants.

Enfin, la troisième partie se penche sur les émigrés mozarabes dans le Nord de la Péninsule : elle montre comment ces *Hispani* sont intégrés non seulement à la société, mais aussi à l'histoire, régionales tout en maintenant des pratiques onomastiques propres qui les distinguent. Elle met en lumière également le fait que, de part et d'autre des zones frontières, mouvantes, des processus d'islamisation ou de transferts culturels ont lieu, même s'ils sont souvent ignorés. L'arabisation linguistique ou l'islamisation culturelle de telle ou telle zone ne sont donc pas toujours liées, comme on l'a parfois dit, à l'immigration massive de chrétiens fuyant le joug musulman.

C. Aillet met à la disposition du lecteur tout un matériau, souvent déjà connu mais qu'il redat, recontextualise et soumet à une analyse fine et précise. Il montre ainsi que ce que nous savons des mozarabes ne se limite ni à la riche mais ponctuelle littérature née autour de l'épisode des martyrs de Cordoue, ni à des manuscrits qui dateraient essentiellement du XII^e siècle et seraient surtout tolédans. Ce faisant, il met en évidence une véritable continuité de la présence chrétienne en *al-Andalus*, mais expose aussi clairement son évolution permanente à travers son islamisation et son arabisation, qui persistent au-delà de l'exil.

ANNLIESE NEF

Christine Mazzoli-Guintard

*Madrid. Petite ville de l'Islam médiéval,
IX^e-XXI^e siècles*

Rennes, Presses universitaires de Rennes,
2009, 268 p.

Le titre quelque peu déroutant du troisième ouvrage de Christine Mazzoli-Guintard sur les villes d'al-Andalus exprime parfaitement

l'ambition de l'auteur dans cette étude monographique consacrée au Madrid musulman. La capitale espagnole d'aujourd'hui y est une « petite ville » médiévale, expression ni dépréciative ni affective, empruntée à un passage que le géographe arabe al-Idrîsî († v. 1165) consacre à ce lieu dans son *Livre de Roger*. Dans la lignée de l'intérêt récent des historiens pour les formations urbaines de taille réduite, l'auteur entend dégager, à partir du cas madrilène, ce que recouvre en al-Andalus la notion de « petite ville ». Le cas est d'autant plus intéressant que son statut de capitale moderne a valu au Madrid médiéval une abondante bibliographie en décalage flagrant avec son importance d'antan, tendance dont C. Mazzoli-Guintard se détache explicitement. Quant à la chronologie provocatrice dans laquelle s'insère l'ouvrage, loin s'en faut d'une simple hardiesse éditoriale : si les « prolongements » du Madrid musulman qu'aborde l'auteur ne la mènent que de sa conquête chrétienne à la fin du XI^e siècle jusqu'à l'expulsion des morisques en 1610, ce sont aussi les enjeux historiographiques modernes et contemporains de la (re)découverte de cette petite ville de l'Islam médiéval qui sont au cœur de sa réflexion. Par certains aspects livre en forme de bilan, l'ouvrage se présente souvent comme un état des lieux des doutes et des hypothèses nourries autour du Madrid musulman. On salue la richesse de la bibliographie réunie. On ne saurait toutefois taxer cette étude de synthèse, tant le propos réordonne les travaux passés, tranche lorsque cela s'avère possible et réinterroge les sources manipulées pour en dégager ce qui fait cette « petite ville ».

La réflexion est menée en trois parties d'inégale ampleur, à la fois chronologiques et thématiques : la fondation et ses incertitudes, l'essor des X^e-XI^e siècles et le cadre de vie d'une petite ville frontalière, l'insertion de Madrid dans les territoires qui l'entourent et son interaction avec les populations musulmanes et chrétiennes qui s'y succèdent et se côtoient. L'enquête procède par petites touches, caractère imposé par la disparité des sources – narratives, juridiques et archéologiques. Elle laisse également le lecteur sur sa faim : lacunaires ou rares, ces sources sont parfois insuffisantes pour cerner les spécificités de la petite ville

madrilène. L'auteur choisit alors de comparer son cas avec d'autres exemples andalusiens mieux documentés, ce qui permet, si ce n'est de combler les lacunes, tout au moins de suggérer une vue d'ensemble. Une démarche qui étonne d'abord, mais qui donne sa cohérence à la démonstration. Ainsi se dessine progressivement ce qu'était Madrid, telle une maquette – et l'on sait gré à l'auteur des 26 planches qui permettent de mieux en visualiser les contours – construite pas à pas autour de sa topographie, de sa physionomie urbaine, de ses hommes et de ses territoires.

Dans la première partie, l'auteur revient sur les origines du nom de Madrid et sur les incertitudes liées à sa fondation vers 865 par l'émir omeyyade Muḥammad I^{er}, telle qu'elle est rapportée par le chroniqueur al-Rāzī (m. 955), dont l'œuvre est transmise au XI^e siècle par Ibn Ḥayyān. Construit sur un site au modèle andalusi classique associant espace militaire et espace civil, Madrid est d'abord une « fortification » (*ḥiṣn*), terme qui suggère un habitat préexistant dans cette région dominée par les Berbères Banū Sālim, et une multitude de raisons à ce besoin de fortifier. Le réexamen du texte d'al-Rāzī invite C. Mazzoli-Guintard à privilégier l'hypothèse d'une fondation dictée par la nécessité d'organiser l'administration fiscale omeyyade. Quant au toponyme Madrid (*Mağrit* en arabe, avec plusieurs variantes), le rappel des solutions envisagées depuis le XIII^e siècle par les érudits pour en expliquer l'étymologie est l'occasion de souligner que l'histoire est toujours liée à son lieu d'écriture. Entre les deux propositions les plus plausibles, le bas-latin *matrice* (souche, origine), qui ferait référence au ruisseau San Pedro, point de repère géographique autour duquel se serait développé le premier noyau madrilène, et l'arabe *mağrā*, qui désigne les canalisations souterraines dont la ville fut dotée, enrichi du suffixe mozarabe *ī* signifiant l'abondance, C. Mazzoli-Guintard ne tranche toutefois pas.

C'est au « Temps de la croissance urbaine », aux X^e-XI^e siècles, qu'est consacré le long développement de la deuxième partie. La réflexion fait la part belle aux problèmes de chronologie et de terminologie, puisque cette croissance se manifeste dans les sources écrites par l'évolution de la désignation de Madrid

d'*ḥiṣn* en *madīna*, terme traduisant l'implantation d'une administration plus complexe et donc une polarité accrue de la ville. À en croire Ibn Ḥayyān, cette évolution se situerait autour des années 936-939. Sur le terrain, elle se concrétise par l'enserrement de l'habitat dans une muraille dont le tracé et l'étendue posent toujours problème, et par l'existence de quatre noyaux de peuplement *extra muros* dont trois sont situés dans le prolongement des voies partant des portes de la ville. La vie s'y structure autour d'édifices et d'aménagements collectifs : la citadelle, dont il ne reste rien et qui se serait peut-être située à l'emplacement de l'actuelle cathédrale de la Almudena ; deux rues principales, flanquées de maisons à l'architecture typique de l'habitat urbain d'al-Andalus, articulées autour d'une cour intérieure et ne présentant qu'une seule ouverture vers l'extérieur ; et, au-delà des murs de la ville, le cimetière et le lieu d'agrément qu'est la *muṣāra*. Si ces traces ne distinguent pas Madrid du modèle d'autres petites villes andalouses, sa mosquée suppose une certaine centralité. Son emplacement demeure hypothétique, mais son aspect est en partie connu grâce à al-Idrīsī, qui décrit la ville comme « pourvue, au temps de l'Islam, d'une grande-mosquée (*masǧid ǧāmi'*) où le sermon (*ḥuṭba*) était régulièrement prononcé » (p. 13), caractéristique suffisamment rare pour drainer les musulmans vers la ville pour la prière du vendredi. Madrid trouve aussi sa spécificité dans la société frontalière qui y vit. Administrée par un gouverneur choisi pendant longtemps au sein de la famille dominante des Banū Sālim, investie par une population dont les fouilles et les textes permettent de mesurer la variété des conditions et des origines – des riches notables s'adonnant aux échecs, aux simples paysans cultivant les parcelles jusqu'au cœur de la ville ; des potiers travaillant le célèbre argile madrilène, aux barbiers qui, armés de leur curette, faisaient à leurs heures office de dentistes ; sans oublier les *ḍimmī* chrétiens et juifs –, la ville est surtout réputée attirer les savants pratiquants du *ǧihād*, tels ces cinq ulémas partis de Cordoue en 887 pour venir y faire le *ribāṭ*. Dans ce lieu appartenant au *taǧr*, à cette marche au contact direct du *dār al-ḥarb*, les relations avec l'Autre sont aussi faites de contacts non guerriers, commerciaux notamment.

Le Madrid médiéval ne peut en effet se concevoir sans ce rapport à l'extérieur et à l'Autre, objet de la dernière partie de l'ouvrage. On y découvre une ville à la polarité de plus en plus mince à mesure qu'on s'en éloigne. En étroite symbiose avec la campagne environnante qui l'approvisionne en produits alimentaires et qu'elle fournit à son tour en biens artisanaux, Madrid n'est plus qu'un élément parmi d'autres de la ligne de défense dressée aux confins de la Marche moyenne, en dépit de l'attraction exercée par sa mosquée. Quant aux liens maintenus avec la capitale cordouane et le monde musulman, ils sont fugaces, quoique rendus possibles par l'existence d'un réseau routier qui aurait placé la ville en position de carrefour. L'intégration de Madrid à la *taifa* de Tolède à l'issue de la *fitna* qui met fin au califat – guerre civile dans laquelle Madrid ne semble avoir joué qu'un rôle annexe – ne change pas la donne. La ville, objet de quelques raids chrétiens depuis le ^x^e siècle, n'est qu'un objectif secondaire pour le roi léonais Alphonse VI († 1109), qui la conquiert seulement après la chute de Tolède. Au cours des deux siècles qui voient se succéder les empires berbères almoravide, almohade puis mérinide, c'est encore de façon périphérique que Madrid intervient dans les guerres frontalières – quoique l'historiographie arabe se plaise à inventer des épisodes mettant la ville en scène – tandis qu'y est organisée l'*aljama* mudéjare. Ce n'est qu'en 1561, alors que le Madrid musulman ne survit qu'au travers de sa petite communauté morisque, et lorsque Philippe II choisit d'en faire sa capitale, que Madrid se voit offrir un autre futur.

Dans ce livre, Madrid se retrouve en vérité bien loin de son rôle de capitale. Y apparaît l'image d'une « petite ville » à l'écart des grands bouleversements, quand bien même elle demeure profondément intégrée à cette zone frontalière dans laquelle elle est née. Mais aussi l'image d'une ville vivante, de sa physiologie en dépit des incertitudes, de ses hommes, leurs occupations, leur régime alimentaire, etc. L'ouvrage réussit ainsi son pari : à partir d'une documentation partielle et disparate, il porte un regard nouveau sur le passé de la capitale espagnole, qui n'est ici pas illustrée par sa grandeur, mais bien par sa petitesse.

Mayke de Jong

The penitential state: Authority and atonement in the age of Louis the Pious, 814-840
Cambridge, Cambridge University Press,
2009, xv-317 p.

En 1996, Mayke de Jong publiait un livre sur l'oblation des enfants qui fit grand bruit, car elle y interprétait le don d'enfant comme un acte d'offrande et de purification qui reproduit le sacrifice du Fils pour sauver les hommes¹. Depuis, elle n'a cessé de s'intéresser aux questions de pénitence, de pollution, de communication rituelle et symbolique, et la publication de ce très bel ouvrage achève des travaux sur la pénitence publique commencés il y a plus de dix ans, qui se sont progressivement concentrés sur le règne de Louis le Pieux. L'empereur s'est en effet soumis à deux pénitences publiques : la première en 822, à Attigny, où il expie la mort de son neveu Bernard d'Italie et la tonsure imposée à ses demi-frères ; la seconde en 833, à Soissons, où il est jugé par les évêques qui le déposent, l'excommunient et lui imposent une pénitence publique, avant qu'il ne soit conduit au monastère de Saint-Denis par son fils Lothaire. L'événement de 833, qualifié d'odieuse calomnie jusqu'aux années 1970, puis expliqué par la montée en puissance des évêques, a été ensuite interprété comme le révélateur d'une crise où se mêlaient des éléments conjoncturels (l'influence de l'impératrice Judith sur un empereur faible, la question de l'héritage du jeune Charles, les intrigues de la cour) et structurels (l'arrêt des conquêtes et les menaces extérieures, une compétition de plus en plus agressive, des divergences profondes sur le mode d'exercice du pouvoir et sur les relations entre l'empereur et les évêques). Il a contribué au discrédit d'un règne considéré comme une simple charnière entre deux mondes et d'un empereur incapable d'assumer l'héritage de son père. *The penitential state* vient après des travaux qui, depuis la fin des années 1980, ont réévalué le règne et la figure du fils de Charlemagne tout en changeant les perspectives², mais il les dépasse, car il pénètre au plus profond des mentalités pour dégager l'originalité d'une période où l'idéal pénitentiel, intégré par les élites, devient un instrument au service d'une idéologie.